



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

140 | 2009
2007-2008

Philologie et historiographie du Caucase chrétien

Jean-Pierre Mahé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/686>
ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009
Pagination : 49-54
ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Pierre Mahé, « Philologie et historiographie du Caucase chrétien », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 140 | 2009, mis en ligne le 14 octobre 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/686>

Tous droits réservés : EPHE

PHILOGIE ET HISTORIOGRAPHIE DU CAUCASE CHRÉTIEN

Directeur d'études : M. Jean-Pierre MAHÉ,
membre de l'Institut

Programme de l'année 2007-2008 : *L'Arménie artaxiade (II^e s. avant notre ère)*.

En reprenant le contrôle de l'Arménie à la fin du III^e siècle, le Séleucide Antiochus III comptait probablement assurer ses arrières pour affronter Rome. Peu après l'installation de son stratège Artaxias (Artachēs), il complète le dispositif en confiant le gouvernement de l'Arménie Mineure à son petit-fils Mithridate, qu'il avait envisagé, quelque dix ans plus tôt, d'envoyer en Sophène, à la place du roi Xerxès. Puis il s'empare de l'Asie Mineure et vole au secours des Étoliens, révoltés contre les Romains en 192. Les autres cités grecques se gardent bien de rallier le mouvement. Vaincu aux Thermopyles en 191, Antiochus se replie en Asie, où il subit une seconde défaite à Magnésie en 190. Au traité d'Apamée, en 188, il cède à Rome tous ses états d'Asie Mineure.

Artaxias et Zariadris (Zareh), stratège séleucide de Sophène, se hâtent de rallier les vainqueurs, qui leur reconnaissent le titre de roi. À son tour, Ptolémée, stratège de Commagène, obtient le même privilège. Mithridate, en Arménie Mineure, s'émancipe quelque temps plus tard : dès le début des années 170, il se comporte en monarque indépendant.

D'un parfait accord, les souverains de Sophène et d'Arménie Majeure élargissent les limites de leurs royaumes. Zariadris conquiert l'Acilisène et le piémont de l'Anti-Taurus. Artaxias annexe toutes les périphéries de son vaste domaine : au sud-est, le pays s'étend le long de l'Atropatène, de la rive occidentale du lac d'Ourmia, jusqu'à la Caspienne ; au nord, il inclut les provinces géorgiennes du Gougark' et du Taïk' ; à l'ouest et au sud, il embrasse la région de Karin et la Deroxène, contiguës à l'Arménie Mineure, ainsi que le Tmorik', irrigué par le cours supérieur du Grand Zab.

Dans tous ces territoires, les populations arméniennes côtoyaient de nombreux allogènes, qui s'assimilèrent lentement, sur l'espace de plusieurs siècles. Bien que plusieurs des régions annexées eussent déjà appartenu aux Orontides, leur récupération par Artaxias rencontra des résistances, principalement au nord et à l'est. Moïse de Khorène raconte sous un jour romanesque plusieurs épisodes de ces combats. Affrontant les Alains, peuple iranien proche des Ossètes, Artachēs capture le fils de leur roi et consent à faire la paix, moyennant la main de la princesse Sa'ënik. Selon un rituel caucasien de mariage par enlèvement simulé, il attrape sa fiancée au lasso : « bien fut meurtrie aux flancs la noble demoiselle, quand le roi l'entraîna au milieu de son camp ». Plusieurs années après la conquête, comme le confirment les chroniques de Géorgie, les Ibères se révoltèrent pour récupérer les provinces perdues. Ils capturèrent Zareh, l'un des fils d'Artaxias, bon chasseur, mais stratège téméraire.

Ces campagnes exigeaient la constitution d'une armée puissante, qui a été évaluée à cent mille hommes, le double des forces alignées jadis par les deux Arménies, Majeure

et Mineure, à la bataille de Gaugamèles. Pour assurer la défense du pays, les troupes sont partagées en quatre divisions, dont chacune, commandée par un des fils du roi, est chargée de la surveillance d'une des frontières. L'ensemble du territoire est divisé en cent vingt stratégies ou préfectures militaires, astreintes à fournir des contingents d'infanterie et de cavalerie.

Le nombre de cent vingt correspond, sans doute avec quelques regroupements, aux « cantons » attestés dès le II^e millénaire. Après l'effondrement d'Ourartou, les tribus arméniennes qui occupent progressivement le pays montagneux se substituent, soit par alliance, soit par droit de conquête, aux anciens maîtres de ces territoires. En acquérant la propriété éminente du sol, elles contractent également le devoir de le défendre : elles fournissent des contingents armés qui unissent leurs forces d'un bout à l'autre du massif arménien. C'est ainsi que se forment, sous domination mède et perse, des maisons princières arméniennes reconnues par les Achéménides. Ces derniers choisissent leurs satrapes dans la plus éminente d'entre elles, les Orontides.

Quand ceux-ci, après 331, rétablissent à leur profit le royaume d'Arménie, le dynastisme des époques antérieures n'est pas aboli pour autant. Par certains côtés, ce système rappelle la féodalité de l'Occident médiéval. Mais loin de résulter, comme celle-ci, de la décomposition d'un état centralisé, le dynastisme représente la phase ascendante du processus contraire. Dans ce cadre, le roi n'est pas le suzerain des dynastes, mais seulement le premier d'entre eux. Les services dûs au royaume ne sont pas décidés par le souverain, mais codifiés par la coutume. Les princes ne sont pas les vassaux du monarque, mais ils tiennent la propriété du sol des droits imprescriptibles de leur famille.

La mise en place des « stratégies » couvrant l'ensemble du territoire, est donc moins une création d'Artaxias que le renforcement d'une organisation antérieure et un pas de plus sur le chemin de la centralisation. La contribution des dynastes à la défense du territoire est désormais enregistrée dans une loi royale. Ce qui n'était qu'une prestation coutumière passe maintenant pour une mission. Du même coup, celui qui l'accomplit n'agit plus seulement comme prince souverain (*ichkhan*), mais comme stratège, satrape ou préfet (*nakharar*) du monarque. De ce fait, il mérite une rémunération.

Il semble bien en effet qu'Artaxias ait cherché à stimuler le zèle des princes locaux qu'il chargeait de ces préfectures, en leur concédant de grands domaines. À cette fin, il transforme en propriétés particulières les bois et les prairies, qui étaient bien commun de toute la population des campagnes. Il met en place un système de bornage « pour marquer les limites des champs et des villages » d'un bout à l'autre du royaume. C'est ainsi « qu'il n'y eut plus la moindre parcelle de terre qui ne fût exploitée, soit en plaine, soit en montagne ». Plusieurs de ces bornes en pierre ont été retrouvées sur place : elles portent une inscription araméenne, mentionnant le nom d'Artaxias, « qui a ordonné le partage de la terre ». La chronique justifie cette mesure par l'accroissement de la population due aux conquêtes du souverain et à la prospérité de son règne. Mais la répartition dut être politique, servant les intérêts de la couronne et renforçant l'autorité royale. Nul monarque n'avait jusqu'alors marqué de son empreinte l'ensemble du territoire. C'est pourquoi, raconte Moïse de Khorène, les Sassanides mirent plus tard un soin jaloux à faire enlever ces bornes partout où ils les retrouvaient.

Artaxias voulut présenter son règne comme plus légitime que celui de ses prédécesseurs. Les bornes des champs l'appellent « Artaxias le Bon, Orontide, fils de Zariadris, (...) qui surpasse les victorieux ». Faut-il réellement supposer qu'il était fils de Zariadris, roi de Sophène, et de la même ascendance qu'Erouand ? On observera que Zariadris, nettement plus âgé qu'Artaxias, mourut bien avant lui. Tous deux agirent en bonne intelligence. Artaxias comptait bien d'ailleurs hériter des conquêtes de Zariadris. Selon l'usage, Artaxias nomma l'un de ses fils Zareh, forme arménienne de Zariadris. Le même nom est donné plus tard chez les Artaxiades à l'un des fils de Tigrane II. Il faut sans doute y voir un héritage dynastique. Il n'est pas impossible que Zariadris et son fils Artaxias aient été des collatéraux orontides ; mais il est d'autre part assez courant qu'une dynastie nouvelle se réclame du prestige de ceux qu'elle a renversés. Les Orontides se vantaient d'avoir du sang achéménide. Les Artaxiades semblent avoir été dans le même cas à l'égard des Orontides. Artachès devait être en fait originaire des confins de l'Atropatène, au Sud-Est de l'Arménie, si l'on se fie à l'insistance de Moïse de Khorène sur son ascendance « mère ».

À sa cour, le roi vivait entouré de ses fils, à qui il avait confié les plus hautes fonctions militaires et sacerdotales. Il était secondé par de grands officiers du royaume, chacun doté d'un « trône » (*gah*) ou d'un rang protocolaire. Le deuxième « trône » avait été attribué à Argam (ou Argawan), qui avait jadis aidé Artaxias à se débarrasser d'Oronte. Le roi l'accusa plus tard de complot et d'adultère avec la reine Sa'tenik, puis il le fit assassiner. D'autres dignitaires sont mentionnés anonymement : le *sparapet*, chef des armées, et le *hazarapet*, chef des gardes royaux. Une inscription arménienne du lac Sévan désigne par son nom le « couronneur » (*t'agadir*) du roi, « Nεk'p'ar, fils d'Akhchahrsart ». De même, une coupe en lazulite, découverte à Artaxata, montre que Zat, fils de Gnit', l'ancêtre des Gnt'ouni, exerçait aussi un office de cour. Si l'on en croit Moïse de Khorène, il devait être chargé de la garde-robe royale.

Artaxias ne pouvait résider ni dans l'ancienne capitale d'Armawir, privée d'eau, ni à Erouandachat, qui portait le nom de son ennemi. Selon l'usage des rois hellénistiques, il lui fallait une ville à son nom personnel, Artaxisata (Artaxata/Artachat), « la Joie d'Artaxias ». Toutefois les campagnes militaires des quatre ou cinq premières années de son règne l'empêchèrent de réaliser aussitôt son projet. Bien que Moïse de Khorène attribue tout le mérite de l'entreprise au roi lui-même, le choix du site fut suggéré par Hannibal, qui s'était réfugié d'abord chez Antiochus III après la deuxième guerre punique (218-201), puis avait dû chercher un autre asile chez Artaxias, à la mort du Séleucide. Conseiller très écouté, le Carthaginois repéra, au confluent de l'Araxe et du Metzamor, un site environné de neuf collines aisément fortifiables. Il conçut lui-même le plan de la ville, ou du moins de son système défensif.

Les fouilles archéologiques ont montré que l'enceinte fortifiée et ses neuf citadelles reliées entre elles par de longs murs répondaient aux exigences les plus modernes de l'art militaire. En revanche, comme dans les cités de l'époque orontide, l'intérieur de la ville ne porte aucune trace d'un urbanisme planifié. On n'y a découvert aucun édifice public de quelque envergure. Fondation autoritaire du souverain, peuplée de ses serviteurs ou de marchands étrangers, la cité ne représentait pas, en Arménie, l'idéal de civilisation qu'elle était devenue dans d'autres régions du monde hellénistique. Néanmoins, le site d'Artaxata était favorable aux échanges internationaux, notamment avec

la Médie, dont les Séleucides avaient développé les cités marchandes. Plus lointain, le royaume gréco-bactrien connaissait alors son plus grand essor. La ville arménienne, à mi-route entre Tanaïs, sur la mer d'Azov, et Ecbatane, commerçait encore bien au-delà, avec l'Inde, l'Asie centrale et la Chine.

Artaxias fonde aussi d'autres localités, auxquelles il donne le nom de son père Zariadris/Zareh : trois Zarehawan (en Norchirakan, en Hawnounik' et en Bagrewand), deux Zarehachat ou Zarichat (en Aliovit et en Vanand). Toutes ces constructions exigeaient l'introduction, le perfectionnement ou la systématisation de nombreuses techniques, ainsi que le développement des transports, à un niveau jusqu'alors inconnu en Arménie. Moïse de Khorène loue le monarque d'avoir amélioré la navigation sur les lacs et sur les fleuves, et introduit dans le royaume « les sciences et les arts les plus importants ».

À l'organisation de l'espace, Artaxias ajouta la maîtrise du temps. Alors que son prédécesseur Oronte avait accepté le calendrier macédonien en usage chez les Séleucides, il institua un calendrier national composé, comme celui des Perses, de douze mois de trente jours et d'un mois complémentaire de cinq jours. Les jours du mois n'étaient pas numérotés, mais chacun d'eux portait un nom particulier. Quant aux mois eux-mêmes, ils étaient désignés par des noms d'origines diverses. Le but était de créer un ensemble inédit, qui distinguât les Arméniens des autres peuples. Contrairement aux Séleucides, Artaxias n'institua pas d'ère particulière pour dater les événements. On se contentait de l'année de règne. De même, rien n'était prévu pour corriger périodiquement l'avance sur l'année solaire réelle, résultant d'une année légale évaluée à 365 jours sans les six heures supplémentaires. Cela entraîna plus tard des décalages saisonniers, qui posèrent des questions angoissantes, auxquelles on apporta des réponses magiques ou mythologiques.

Agrandi et renforcé, le royaume d'Arménie devint une puissance importante en Asie Mineure et au Proche-Orient. En 179 prend fin une guerre impliquant presque toute l'Asie Mineure. Pharnace, roi du Pont, et Mithridate, roi d'Arménie Mineure, s'opposent à la Cappadoce et à la Paphlagonie, soutenues par Euménès, roi de Pergame, allié de Rome. L'application du traité de paix est garantie par Artaxias, « souverain de la plus grande partie de l'Arménie », et par plusieurs potentats de la région. Alors que Pharnace et Mithridate s'étaient rangés aux côtés des Séleucides, l'Arménie appuie la politique de Rome, qui affecte de soutenir les royaumes indépendants détachés de l'empire macédonien.

En 165, Antiochus IV Epiphane (175-164) passe l'Euphrate et attaque l'Arménie. Selon Appien, Artaxias est vaincu et fait prisonnier. Diodore ne parle pas de capture, mais simplement de soumission. S'appuyant sur les informations de Porphyre, Jérôme constate qu'Artaxias conserva ses états malgré l'attaque du Séleucide. Bien plus, Porphyre précise qu'après avoir affronté le roi d'Arménie, Antiochus installe son camp « en un lieu nommé Aphédon, entre le Tigre et l'Euphrate », c'est-à-dire en Mésopotamie, ce qui montre bien qu'il ne peut occuper le territoire arménien ; de toute façon, il meurt quelques mois après. Sa campagne n'eut donc pas de conséquence durable.

Toutefois, Artaxias ne réussit pas à récupérer la Sophène, qui devait lui revenir après la mort de Zariadris. Dans cette affaire familiale, il allait de déconvenue en déconvenue. Peu après 190, il avait dû s'incliner devant (C)arcathias, qui n'est guère

connu que comme le constructeur de Carcathiocerte ou Arcathiocerte. Toutefois, il gardait en otage à sa cour un frère cadet, qu'il tenta d'imposer en 165, à la mort de (C)arcathias. Mais un frère plus âgé, nommé Mithrobouzane (Mehroujan), revendique le trône avec l'appui d'Ariarathe, roi de Cappadoce. Artaxias propose alors d'évincer le prétendant et de partager le royaume. Comme Ariarathe refuse, Artaxias s'incline en 163. Pourquoi n'essaya-t-il pas d'imposer sa volonté par les armes ? Peut-être prévoyait-il l'opposition de Rome, qui avait naguère défendu Ariarathe contre Pharnace et Mithritade ?

Après ce mécompte, le vieux roi essuie bientôt un dernier échec. En 162, Timarque, satrape de Médie révolté contre Démétrius I^{er}, le successeur d'Antiochus IV, vient solliciter son alliance. Artaxias saisit l'occasion de prendre sa revanche. Le rebelle atteint bientôt Séleucie et Zeugma, mais il est vaincu et tué en 160. Cependant, l'arrivée inopinée des Parthes empêche les Séleucides de récupérer la Médie. Artaxias faisait campagne au nord du lac d'Ourmia, quand il tomba malade à Bakourakert dans le Marand. Craignant pour sa vie, il envoya un messenger prier la Mère d'Or d'Erêz, la déesse Artémis/Anahit. Avant le retour de celui-ci, il avait rendu l'âme. Mourant loin de chez lui, privé des plaisirs royaux de la chasse, il soupira, dit-on, plein de nostalgie :

Qui me rendra la fumée du foyer, / l'aube de l'an nouveau, / et la course des biches, / et le galop des cerfs, / quand nous sonnions le cor / et battions le tambour, / ainsi qu'il convient aux rois ?

Ses funérailles furent fastueuses : le cercueil était d'or, le catafalque, tendu de mousseline, une couronne lui était posée sur la tête, son arme d'or reposait devant lui. Tous les princes étaient présents. Devant, retentissaient les trompettes d'airain et derrière, des jeunes filles vêtues de noir poussaient des cris de plainte. Une foule de concubines et de serviteurs dévoués furent immolés sur son bûcher.

Indépendant, en fait et non en droit, après la chute de l'empire achéménide, en 331, le royaume d'Arménie Majeure acquiert une légitimité internationale en 188, grâce aux victoires romaines sur les Séleucides. À cette époque Rome, encore mal assurée de ses positions en Asie Mineure, se pose en championne de la liberté des royaumes locaux contre les grands empires successeurs d'Alexandre. Si l'on devait en croire Strabon, le royaume d'Artaxias se limitait d'abord à la plaine de l'Araxe, et l'Arménie elle-même n'était qu'un petit État, tributaire des Perses et des Macédoniens, puis des Séleucides de Médie, déléguant leurs pouvoirs aux satrapes orontides, jadis institués par les Perses. C'est Rome qui lui aurait donné à la fois les moyens de son émancipation et de son élargissement.

Ce jugement, qui date du principat d'Auguste, n'est évidemment pas conforme à la réalité de l'âge hellénistique. S'il est vrai que les Orontides jouèrent le rôle de satrapes, l'origine de leur pouvoir est antérieure à l'empire achéménide. Dès cette époque, le pays avait une identité nationale affirmée, encadrée mais non pas réduite par deux siècles d'occupation perse. C'est pourquoi les Séleucides n'héritèrent d'Alexandre que des droits théoriques sur l'Arménie, et leurs efforts pour les rendre réels n'aboutirent qu'à entamer les marches méridionales du royaume, la Sophène et la Commagène, tra-

versées depuis longtemps par la grande route de Suse à Sardes. Mais le cœur même de l'Arménie Majeure leur fut inaccessible.

Destinée à la subjuguer, la mission d'Artaxias entraîna le résultat contraire : fort de son ascendance orontide réelle ou supposée, le stratège d'Antiochus III se posa bientôt en souverain, successeur des vaincus. Ses conquêtes, que Strabon représente comme entièrement nouvelles, marquent en réalité la récupération de provinces possédées naguère, plus ou moins longtemps, par ses prédécesseurs. Les Arméniens y étaient déjà présents, ce qui explique l'assimilation des populations allogènes. Néanmoins, malgré la puissance de son armée et le renforcement de l'autorité royale contre le dynastisme traditionnel, Artaxias ne réussit pas à rassembler toutes les terres arméniennes : l'Arménie Mineure lui échappa, la Commagène sortit définitivement de l'orbite arménienne et la Sophène ne cessa d'affirmer des tendances centrifuges, déjà bien établies à l'époque orontide.

L'ancien monde, hérité des diadoques, était en train de s'effondrer. Les Séleucides disparaissaient, tenaillés entre la puissance montante des Parthes et celle des Romains. Plus au nord, à l'abri de ses montagnes, l'Arménie Majeure profita de ce processus, tant qu'il n'était pas achevé. Allait-elle y être happée à son tour, dès que les deux protagonistes commenceraient à se disputer les dépouilles des vaincus ? Le seul moyen d'y échapper eût été de conquérir un empire suffisamment puissant pour repousser les attaques de l'Ouest comme de l'Est. Descendant d'Artaxias, Tigrane II le Grand devait s'y essayer, mais le dynastisme arménien, consubstantiel au massif montagneux, entrava ses efforts.